

*JOURNAL D'UN HOMME PRIVE*  
*DE COMMUNICATIONS*  
**LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES**  
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Bruxelles, samedi 29 août (1914)**

On me dit que, à Namur, ils n'ont pas pu soutenir le siège deux jours entiers, que les Allemands se sont emparés de la ville ainsi que de tous ses forts, et que là-bas et aux alentours, jusqu'à Dinant, ils ont fait de très nombreux prisonniers belges et français. Cette nouvelle provoque la stupeur et, chez nombre de gens, l'indignation. Car, comme on a toujours dit que les fortifications de Namur sont incomparablement supérieures à celles de Liège – qui a tenu dix-huit jours –, ils croient que cette déroute est due à une trahison ou, pour le moins, à un acte de

lâcheté inqualifiable. On parle néanmoins de terribles canons de siège, qui n'ont pas pu arriver à temps à Liège mais qui ont opportunément fonctionné à Namur, pulvérisant les forts au bout de quelques tirs.



Il semble que ces canons, construits par Krupp

sur un nouveau modèle, ne furent pas acceptés par l'état-major allemand, ni par celui d'aucune autre nation, car on considérait que leur transport était extrêmement difficile, voire impossible, et leur installation lente et très pénible. Mais, au début de cette guerre, le fabricant de Essen a demandé et obtenu la permission de les utiliser par ses propres moyens ainsi qu'à sa charge, et il les a envoyés sous la direction personnelle de ses ingénieurs.

On dit qu'ils sont tirés par des attelages de quinze ou seize solides chevaux, qu'ils ont une portée de 18 à 20 kilomètres, qu'ils lancent des projectiles de 600 kilos, et l'on ajoute que ni les canons des forts belges ni ceux des forts français ne peuvent rivaliser avec eux, parce que leurs tirs étant beaucoup plus courts, les Allemands combattent sans exposer ni leurs pièces ni leurs servants, sauf si des forces aériennes s'en prennent à eux. Si c'était exact, il serait fort

possible que le généralissime Joffre ait changé de tactique et cela expliquerait les avantages obtenus par l'ennemi mais qui, dès lors, ne seraient que momentanés.

De grandes quantités de blessés, en majorité allemands, continuent à arriver et de nouvelles forces entrent dans Bruxelles ou en sortent, donnant parfois l'impression qu'ils battent en retraite.

Et le canon tonne au loin.

Avec Urbain, nous gagnons les hauteurs qui dominant le cimetière d'Uccle. De là, nous voyons, à la lumière déjà naquée du soir, les pittoresques ondulations du terrain couvert de cultures, de futaies, parsemé de hameaux. On entend distinctement les coups de canons et, du haut des rues bordées de haies vives, d'arbres et de ronces, qui descendent en pente rapide vers une petite vallée, les habitants saisis d'effroi les écoutent, se livrent à des conjectures sur le

lieu possible du combat et calculent douloureusement le nombre de cadavres que sème chacun de ces tirs.

- *C'est à Waterloo !*
- *Non, non ; beaucoup plus loin : au-delà de Braine-l'Alleud !*

Le soleil se couche, la lune commence à briller vaguement dans le ciel, couleur gris perle, et le canon continue à tonner, à de courts intervalles, comme s'il était réglé par un mécanisme d'horlogerie.

Nous nous retirons, mélancoliques, au milieu d'une caravane de curieux, tristes eux aussi et qui, comme nous, sont allés écouter la redoutable voix mystérieuse.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (12)* », in LA NACION ; 29/11/1914.

**N.d.T. :**

Pour l'illustration de la « *Grosse Bertha* »,  
copyright :

Musee-de-lArmee-IMG 0984[CC-BY-SA-2.0-fr](#)